

**EN MARGE**
littéraire

Luis Sepúlveda, homme orchestre et auteur engagé

PORTRAIT L'auteur discret du « Vieux qui lisait des romans d'amour » publie un récit qui nous plonge dans les heures sombres du Chili. Rencontre.

DE NOTRE ENVOYE SPECIAL À GIJÓN
THIERRY CLERMONT
tclermont@lefigaro.fr

GIJÓN. Sa longue promenade du bord de mer, ses nombreux bars à cidre, sa Semana Negra qui chaque printemps célèbre le polar, et ce depuis 1988, ses eucalyptus géants et ses palmiers royaux, le promontoire de Santa Catalina fouetté par les vents et où se dresse *Elogio del horizonte*, sculpture minimaliste d'Eduardo Chillida, enfant du pays, son café littéraire Dindurra au charme triestin, ses rues calmes et ses places accueillantes. Enfin, sa *fabada*, généreux cassoulet local, rehaussé de boudin noir. C'est là, dans les Asturies, ce Finistère ibérique, que Luis Sepúlveda s'est installé avec son épouse, la poète

Carmen Yáñez, il y a une vingtaine d'années. Une terre littorale chargée d'histoire et qui lui va à merveille. « *Je me sens ici comme un poisson dans l'eau, confie-t-il. Mes grands-parents paternels étaient de la région, et ma mère avait des origines basques. C'est aussi un pays qui a une longue tradition ouvrière : mines, chantiers navals... Les Asturiens en sont fiers. Et n'oublions pas que c'est d'ici même qu'est partie la guerre d'Espagne !* »

Voilà un quart de siècle que le nom de Sepúlveda est indéfectiblement attaché à son bref récit, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*. Un succès qui se poursuit aujourd'hui, avec des millions de lecteurs dans une quarantaine de pays. Inspiré d'une expérience personnelle, le livre, imprimé à quelques petites dizaines d'exemplaires en 1989, est tombé entre les mains d'Anne-

Marie Métaillié, qui décide sur le champ de le faire traduire, tout en demandant à l'auteur chilien de tailler dans le texte, soit plus d'une centaine de pages à retrancher. Elle le publie en 1992. Le succès est foudroyant et le roman fait l'événement à la Foire du livre de Francfort.

Comment expliquer cet engouement, cette consécration ? « *Je pense que cela tient en partie au côté sympathique et sincère des personnages, au cadre de l'action, dans la forêt amazonienne. J'ajoute que j'écris toujours et avant tout pour me divertir, en espérant donner du plaisir au lecteur.* » Ajoutons : un art suprême de conteur, nourri par son amour de la fable, où se mêlent Histoire et fiction et que l'on retrouve dans la bonne trentaine de livres qu'il a publiés. Il précise : « *Le Vieux fait partie des quatre livres que j'ai*



écrits avec le plus de plaisir, aux côtés du Dernier Voyage du Patagonia Express, du Monde du bout du monde et d'Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler. » Succès aidant, ce dernier, destiné à la jeunesse, a fait l'objet d'un film d'animation italien. « J'adore faire parler les animaux, surtout quand ceux-ci s'adressent aux enfants. Cette distance permet de mieux dire certaines choses. Dans les quatre livres pour la jeunesse que j'ai publiés, je me suis efforcé d'exalter certaines valeurs de base, des valeurs indispensables comme le respect de l'autre, la tolérance, ou encore la générosité. »

La voix de Barbara

Livres pour enfant, récits écologistes, roman à suspense, polars, chroniques de voyages, poésie, sans oublier le cinéma comme scénariste ou encore réalisateur : Sepúlveda tient plus de l'homme-orchestre que du romancier, même s'il affirme qu'il est avant tout un citoyen, et un citoyen engagé. Pour lui, « la littérature constitue un acte poétique, mais également un acte de justice. Et l'écriture en soi est un acte de résistance. Je me devais de raconter la part occulte, la part occultée de l'Histoire. Ne pas nier la mémoire, mais renouer avec elle. Aujourd'hui, le monde est de plus en plus simplifié, simpliste et sans nuance aucune. Nous sommes entrés dans la culture du facile et du superficiel. Regardez en politique : les tweets ont remplacé les discours. »

La conversation se poursuit, toujours dans son bureau aux murs couverts en partie de portraits de famille et de photos d'écrivains. Sepúlveda, qui prend tout son temps pour répondre, a déjà fumé trois ou quatre cigarillos.

La toute première émotion littéraire de ce fils de restaurateur et d'une infirmière d'origine mapuche ? Vingt mille lieues sous les mers, lu à neuf ans. « Quand j'ai compris qui était vraiment le capi-

taine Nemo et ce qu'il voulait au plus profond de lui, alors je me suis mis à pleurer... Une autre belle découverte avait été les romans d'aventures d'Emilio Salgari. Ensuite, à l'adolescence, j'ai eu le choc Hemingway, plus particulièrement ses nouvelles. C'est lui qui m'a donné envie d'écrire. Parmi mes influences et mes références, je dirais : Italo Calvino, pour l'extrême concision de son art, Julio Cortázar, Lezama Lima, sans oublier Romain Gary. Également les poètes romantiques allemands, découverts au lycée, dans la langue d'origine : Hölderlin, Novalis... » Il précise : « Du coup, en débarquant à Hambourg, en 1982, je parlais l'allemand du XVIII^e siècle, comme Goethe. Pour se faire comprendre, ce n'était pas l'idéal. Mais celui qui m'a vraiment ouvert les portes fut mon compatriote et aîné Francisco Coloane. Je compléterais la liste avec Juan Rulfo, Gabriel García Márquez, Juan Carlos Onetti et Ernesto Sábato. Cela fait un beau panthéon, vous ne trouvez pas ? »

L'axe autour duquel tournent l'œuvre et la vie de Sepúlveda, c'est la prison, où il a croupi après le coup d'État du général Pinochet, en 1973. L'écrivain, ancien membre des Jeunesses communistes, militant toujours actif, est peu disert sur le sujet, qui le met mal à l'aise. Y compris quand on lui demande d'évoquer les grands chanteurs engagés tels qu'Ángel Parra (qui vient de nous quitter) ou le troubadour assassiné Víctor Jara (auteur de l'immortel « Te recuerdo Amanda »). L'auteur de *La Lampe d'Aladino* préfère s'attarder sur la trompette et la voix suave de Chet Baker, sur Barbara, qu'il porte aux nues, ou encore sur celui qui fut longtemps son ami, Georges Moustaki. C'est à Gijón qu'il avait rencontré le « pâte grec », théâtre de mémorables parties de ping-pong en compagnie d'un autre intime, Paco Ignacio Taibo II (créateur de la *Semana Negra*), Jerome Charyn et de Patrick Raynal, écrivain et ex-directeur de la « Série noire ». Le Chili et sa part d'ombre,

noire comme l'encre mêlée de sang. Ravivée lors d'une violente polémique qui l'opposa à son compatriote Roberto Bolaño.

En 1977, il quitte le Chili et traverse une bonne partie de l'Amérique du Sud pour débarquer au Nicaragua au moment de la révolution sandiniste qu'il soutient activement. Entre-temps, le poète qu'il est a reçu le prestigieux prix Gabriela Mistral. Auparavant, la Casa de las Américas, à La Havane, avait couronné son premier recueil de nouvelles, *Crónica de Pedro Nadie*. Puis il s'installe à Hambourg, où il vit quatorze ans, accumulant les grands reportages notamment en Angola et au Mozambique, pour le *Spiegel* et le *Hamburger Rundschau*, tout en militant pour Greenpeace. Et puis, ce Vieux est arrivé, qui a tout changé. Sepúlveda ne manque pas de projets. Parmi eux, un roman sur les pêcheurs artisanaux du Chili, et une anthologie personnelle de poésie, *Las mujeres de mi generación*, dont le titre est inspiré d'un poème homonyme.

➤ NOTRE AVIS

On retrouve tout ce qu'il y a de meilleur chez Luis Sepúlveda dans son nouveau roman noir, *La Fin de l'histoire* : l'art du conteur, le tisseur d'intrigue, le dialoguiste chevronné, la maîtrise des atmosphères à suspense, des personnages bien consistants... Et puis toujours cette virtuosité à traiter de front l'Histoire et la fiction.

Une vingtaine d'années après une première apparition (dans *Un nom de torero*), revoilà son alter ego, Juan Belmonte. L'ancien guérillero, retiré de tout, vivant paisiblement en Patagonie avec sa compagne Verónica, va finalement reprendre du service. Contacté par les services secrets russes, Belmonte va leur prêter main-forte afin de contrecarrer l'action d'un groupe de cosaques fanatiques et nostalgiques qui ont



décidé de libérer le tortionnaire Miguel Krassnoff. Fils d'un cosaque russe engagé dans la SS, le brigadier-général Krassnoff a été un des principaux bras armés du général Pinochet, impliqué dans de nombreuses disparitions et actes barbares envers les opposants. Lui et ses sbires avaient torturé et laissé pour morte la femme de Sepúlveda, après avoir jeté son corps dans une décharge publique. Il est aujourd'hui en prison. Haletant, le récit nous fait traverser les époques, depuis la Seconde Guerre mondiale jusqu'au Chili de Michelle Bachelet. Il nous mène de Santiago à Amsterdam, en passant par Hambourg, Moscou, la Croatie, Cuba ou encore le Nicaragua des sandinistes.

La Fin de l'histoire, ou le roman le plus personnel de Sepúlveda, superbement traduit par David Fauquemberg. ■

**LA FIN
DE L'HISTOIRE**

De Luis Sepúlveda,
traduit
de l'espagnol (Chili)
par David
Fauquemberg,
Métaillé,
202 p., 17 €.

**Bio
EXPRESS****1949**

Naissance à Ovalle (Chili). À quinze ans, adhère aux Jeunesses communistes.

1973

Emprisonné à la suite du coup d'État du général Pinochet.

1982-1996

Vit à Hambourg. Grand reporter dans la presse allemande et correspondant pour Greenpeace.

1989

Le vieux qui lisait des romans d'amour. Traduit chez Métaillé en 1992. *Le Monde du bout du monde.*

1994

Un nom de torero.

1996

S'établit en Espagne, à Gijón (Asturies).

2000

Les Roses d'Atacama.

2009

L'ombre de ce que nous avons été.



Le général Pinochet parade à Santiago, le 11 septembre 1973, quelques heures après son coup d'État militaire. AFP



L'axe autour duquel tournent l'œuvre et la vie de Luis Sepúlveda, c'est la prison, où il a croupi après le coup d'État du général Pinochet, en 1973.

JEAN-CHRISTOPHE MARIANZI/LE FIGARO